LE VILLAGE IDEAL AU DEBUT DU XIX° SIECLE SELON EL EVANGELIO EN TRIUNFO DE PABLO DE OLAVIDE

Gérard DUFOUR

Au professeur Marcelin DEFOURNEAUX.
in memoriam

Assurément, je vous dois tout d'abord quelques explications. Car présenter, dans un colloque consacré au XIX° siècle, une communication sur un ouvrage publié en 1797, c'est s'exposer au reproche de se tromper soit de temps, soit de lieu. Surtout quand cet ouvrage est *El Evangelio en triunfo, o historia de un Filósofo desengañado* qui se présente comme la "confession d'un enfant du XVIII° siècle", je dirais même de l'enfant du XVIII° siècle par antonomase puisque, depuis les travaux du regretté Professeur Marcelin Défourneaux (1), son auteur, Pablo de Olavide est devenu l'archétype de l'homme du Siècle des Lumières.

Je pourrais certes me justifier en arguant que l'époque contemporaine commence, comme chacun sait, en 1789. Mais chacun sait aussi que, pour l'Espagne, 1789 ne représente rien et que le XIX° siècle n'y commence, au plus tôt, qu'en 1808. En fait, ce qui me pousse à considérer *El Evangelio en triunfo* , malgré la date de publication et malgré son auteur, comme une oeuvre du XIX° siècle, c'est le succès constant qu'il a connu jusque dans les années 1850 : dans sa version originale, en espagnol, la dernière édition eut lieu à Gérone, en 1848. C'était la quatorzième. En France, dans la traduction de Buynand des Echelles, il fut édité quinze fois entre 1805 et 1861. Il fut également publié en Italie en 1827, et au Portugal, mais je ne suis pas en mesure de vous préciser à quelle date (2). Autrement dit, si l'on en juge par les rééditions, qui ne trompent pas, *El Evangelio en triunfo* et sa version française, *Le Triomphe de l'Evangile*, comptèrent parmi les plus gros

succès de librairie de la première moitié du XIX° siècle, et, à ce titre, cette oeuvre d'Olavide entre pleinement dans le cadre de nos préoccupations.

De nos jours, si l'on continue à beaucoup parler d'*El Evangelio en triunfo*, plus personne ne le lit. Du moins, *in extenso*. Et on peut le regretter. Car celui qui est capable de supporter les quelque treize cents pages des trois premiers tomes in-4° d'une apologie-cathéchisme particulièrement fastidieuse voit enfin sa patience récompensée au tome IV où il découvre avec étonnement l'exposé de réformes en tous genres pratiquées dans le village dans lequel s'est retiré le Philosophe Désabusé, par un de ses amis, Mariano. Il y a là, au sens large du terme, un projet politique des plus intéressants. Et des plus audacieux aussi, quand on songe aux difficultés que dut surmonter Olavide pour faire paraître son ouvrage en Espagne (3). Qu'il s'agisse d'éducation, d'urbanisme, de santé publique, d'organisation des loisirs, etc..., rien de ce qui doit être amélioré n'échappe au zèle réformateur de Mariano. Mais la réforme la plus importante que propose ainsi Olavide, car elle touche aux structures mêmes du village, concerne l'aménagement du territoire, pour employer le jargon de nos modernes technocrates, ou plus simplement, la réorganisation de ces espaces précis que sont le village et la campagne environnante.

Il convient d'insister sur ce point : il ne s'agit pas à proprement parler d'aménagement du territoire, mais de son réaménagement. Il ne s'agit pas d'organiser l'espace, mais de le réorganiser. Olavide ne se donne donc pas cette facilité que l'on trouve dans la plupart des projets à caractère social du XIX° siècle, d'une création a nihilo. Une facilité qu'il avait d'ailleurs lui-même connue lorsqu'il avait fondé la "ville nouvelle" de La Carolina et les "nuevas colonias de Sierra Morena" (4). Cette fois, il s'agit de transformer un bourg, qui est certes dans un état déplorable, mais qui n'est jamais que le primus inter pares des villages espagnols. Avant que n'interviennent le Philosophe Désabusé et son ami :

> Las casas por la mayor parte eran asquerosas y amenazaban ruina, tan bajas que no se podía estar en pie, tan hondas que el agua no podía salir y estaban siempre húmedas ; sus ventanas eran tan pequeñas que el aire no podía circular. Así los asilos de aquellos miserables, lejos de servir de reparo a sus fatigas, eran sepulcros de vivos. Las calles estaban tan cargadas de inmundicia y tan llenas de infección que no extrañábamos que la salud, la robustez y la alegría no pudiesen habitar en ellas (5).

A en juger par le témoignage de voyageurs étrangers, comme Swinburne, par exemple (6), il faut bien admettre que cette description du village espagnol type, pour effrayante et outrée qu'elle puisse paraître, n'était pas sans fondement. Aussi la tâche du réformateur devait prioritairement consister à modifier ou faire modifier l'espace privé que constitue la maison et l'espace public, que sont les rues. Et bien évidemment, grace au zèle de Mariano, le village deviendra vite un modèle, puisque, nous dit le Philosophe Désabusé :

> "Mi amigo... ha hecho acomodar casi todas las casas y blanquearlas ; ha hecho también levantar los suelos para que estando mas altos que la calle no puedan entrar en ellos las aguas llovádizas y se preserven de la humedad. Ha hecho que en vez de las estrechas ventanas por donde apenas entraba la luz, se rasguen otras espaciosas por donde el aire circule con libertad. En fin, ha hecho que los mismos vecinos arreglen y tengan empedradas las calles, dando corriente a las aguas de modo que hoy todo el lugar está seco y sano, y sus casas, lejos de parecer como antes receptáculos de bestias parecen hoy habitaciones de racionales" (7).

C'est ce même souci de salubrité publique qui pousse Olavide à préconiser la création de nouveaux cimetières en dehors des bourgs (8). Mais son plan d'occupation des sols n'est pas exclusivement guidé par une préoccupation sanitaire. L'édifice le plus important du village demeurera certes l'église, qu'il fera restaurer pour assurer la dignité du culte. Mais il entend aussi doter l'agglomération des équipements indispensables à la vie sociale : deux écoles, l'une pour les garçons et l'autre pour les jeunes filles ; un gymnase et un marché couvert, dont l'architecture n'est pas sans préfigurer celle que réalisera

Baltard pour les Halles de Paris, puisque :

> También se ha fabricado una especie de Lonja grande y redonda, que sirve de dar abrigo a todo lo que se vende en el mercado. Es muy propia para esto, porque tiene en su circunferencia tres órdenes de gradas, está cubierta por el techo contra el agua y el sol, pero está descubierta alrededor. Sus muros no son más que columnas ligeras que sostienen el tejado, pero todas abiertas de manera que cuando el interior está lleno, puede una muchedumbre ver desde fuera lo que pasa dentro (9).

Esthétique, une telle construction l'eût sans doute été. Mais dans l'esprit d'Olavide, elle devait être avant tout fonctionnelle. Car si l'on devait pouvoir voir de l'extérieur, c'est que ce marché couvert devait également servir de ce que nous appellerions aujourd'hui une salle polyvalente, où se tiendraient diverses manifestations, comme par exemple, un bal public hebdomadaire.

Ce dernier projet d'un bal public hebdomadaire avait d'ailleurs semblé trop audacieux aux deux religieux chargés, par l'Audience de Valence, de la censure préalable d' *El Evangelio en triunfo* , et l'on n'en trouve trace que sur le manuscrit conservé, dans un état pitoyable, à la Bibliothèque Municipale de La Carolina (10). Mais il montre parfaitement que l'organisation du village telle que l'envisage Olavide n'a pas pour seul but d'améliorer les conditions matérielles d'existence des habitants, mais de les faire vivre ensemble, au sens plein du terme. Et de fait, église, écoles (au pluriel), gymnase, marché couvert - salle polyvalente, dans l'espace du bourg étaient rassemblés tous les équipements qu'une municipalité pouvait, et parfois peut encore, souhaiter mettre à la disposition de ses administrés. Ne manque que l'hôpital, hospice ou dispensaire, selon l'importance de l'agglomération. Mais il ne s'agissait pas d'un oubli, mais d'un refus de la part d'Olavide qui, plutôt que par des mercenaires et hors de leur cadre familial, préférait que les malades fussent soignés à domicile, par des volontaires membres d'une Société du Bien Public (11).

Olavide ne se contentait d'ailleurs pas de l'implantation de ces équipements publics dans l'espace clos du village. Devançant Alphonse Allais qui souhaitait que les villes fussent transportées à la campagne, ce sont les paysans qu'il entend envoyer aux champs. Et cela n'a rien d'une boutade. Car ce qu'il préconise, c'est une transformation radicale de l'espace rural espagnol. Pour lui en effet -et non sans raison (12)- l'habitat exagérément regroupé des campagnes espagnoles obligeait le paysan, éloigné de ses terres et ne sachant pas pratiquer l'élevage en stabulation, à avoir recours à un pastoralisme itinérant, nécessitant énormément de terres pour une faible productivité

> El origen de este mal es que no sabemos ni estamos acostumbrados a criar los ganados en casa, esto es a darles de comer de noche en el establo como se hace con los caballos y las mulas. Queremos que el ganado lanar y vacuno vivan siempre a cuenta de la Providencia, que la economía y la industria del hombre no les ayuden en nada, y que no coman sino lo que la naturaleza les presenta en el campo. Para conseguirlo es menester destinar mucha tierra a pocos animales y despoblar los lugares de hombres. Con esta conducta es indispensable convertir las poblaciones en desiertos y por aumentar la cría de ganados, disminuir la población humana (13).

Pour remédier à cet état de chose -et il n'est pas sans intérêt de noter au passage que l'importance du problème démographique n'échappe nullement à Olavide- le laboureur devrait quitter le village pour aller installer une ferme sur son domaine. Cela lui permettrait de mettre en exploitation des prairies artificielles, de pratiquer un élevage intensif et d'obtenir, en utilisant moins de terres, un surplus de production de bétail dont il pourrait ainsi faire commerce. Il pourrait également se livrer à une culture maraîchère, pour sa propre consommation. Ce que pourrait faire également, quoiqu'avec moins de facilité, le villageois. Et pour encourager cette production locale d'autosuffisance, Olavide, qui invente en quelque sorte la cité-jardin et les jardins ouvriers, propose la création d'un prix annuel du plus beau jardin. Dans le même

ordre d'esprit, recevra également un prix celui qui aura planté le plus d'arbres, tant pour l'ombre que pour les fruits, mais -l'économie ne perdant jamais ses droits- en préférant les arbres utiles, comme l'olivier ou le mûrier (14).

Ce projet d'Olavide était-il réalisable ? Faute de la moindre compétence en la matière, je ne m'engagerai pas dans cette discussion en me bornant à observer qu'à aucun moment n'est réglé ou simplement abordé dans son plan le problème fondamental de l'eau nécessaire à toute implantation résidentielle ou à toute réalisation de culture intensive. Mais assurément, si ce plan avait été suivi -ou avait pu être suivi- l'espace rural espagnol tel que nous le connaissons encore à l'heure actuelle en maintes provinces eût été complètement modifié et quant à la répartition de l'habitat, et quant au paysage. Mais le plus important, dans ce réaménagement du territoire que souhaitait Olavide, c'est que, dans son esprit, le passage d'un élevage extensif à un élevage intensif ainsi que la création d'une culture maraîchère d'autoconsommation devaient libérer des terres. Car il s'agit moins de modifier l'espace agricole espagnol que de le répartir différemment. En particulier, en fractionnant les immenses *dehesas* qui servent de pâture aux troupeaux, ce qui permettrait de multiplier le nombre des petits propriétaires (15). Car la cause profonde du mauvais état de l'agriculture espagnole auquel prétend remédier le plan d'occupation des sols d'Olavide, c'est l'ancienne législation qui a fait la part trop belle aux éleveurs :

> En todas las provincias, hay una especie de hombres que se llaman Ganaderos, y son los que o crían o compran y mantienen los que sirven para el abasto. Estos son los enemigos públicos. La causa del atraso que padece la Agricultura. No pertenecen a la clase de los labradores ni son dignos de nombre tan honroso. Son traficantes de carnes, que con una grangería tan útil para ellos como ruinosa para el estado, sin tener tierra ni labores se ocupan en criar, vender y mantener ganados. En una palabra, son como los vampiros que se chupan la sustancía pública (16).

Mais en dénonçant -et avec quelle violence !- ces éleveurs, Olavide dénonçait en fait l'oppression du pauvre par le richissime, comme il l'indique très clairement en ajoutant, après cette diatribe :

> "Los *pobres* no tienen ganado, y si alguno lleva su yegua coja, su asno viejo, cuando llega no encuentra nada, porque los *ricos* lo han devorado todo" (17).

Il y a là une préoccupation morale qui démontre à l'évidence que la nouvelle répartition -c'est-à-dire, la fragmentation- de l'espace rural espagnol telle qu'elle est proposée par Olavide ne répond pas au seul souci de rentabilité. Et c'est en cela qu'il n'est plus un homme du XVIII° siècle. Au sens propre du terme, son projet de morcellement des *dehesas* au détriment des privilèges d'une catégorie sociale déterminée est révolutionnaire. Et quand je dis "révolutionnaire", je n'emploie pas le terme in abstracto, mais en me référant concrètement aux Travaux du Comité d'extinction de la mendicité qui, lui aussi, avait déclaré, dès 1790, que la diminution du nombre des pauvres passait par le morcellement de la propriété (18). Et si nous nous étonnions, tout à l'heure, de constater que l'hôpital ou l'hospice ne faisait pas partie des équipements publics dont Olavide entendait doter son village modèle, c'est que, là encore, il ne faisait que suivre, presque mot pour mot, l'argumentation de l'un des principaux membres de ce Comité pour l'extinction de la mendicité, la Rochefoucauld-Liancourt, pour qui le système des secours à domicile offrait :

> Entre autres avantages précieux, de répandre les bienfaits sur toute la famille du secouru, de le laisser entouré de tout ce qui lui est cher, et de resserrer ainsi, par l'assistance publique, les liens et les affections naturelles

tout en réalisant une :

> économie... très considérable, puisqu'une somme beaucoup moins considérable que la moitié de celle que coûte au-

> jourd'hui le pauvre de l'Hôpital soutiendrait suffisamment l'individu chez lui (19).

Malgré la vigilance des censeurs qui se sont attachés à faire disparaître d'*El Evangelio en triunfo* toute référence explicite ou implicite à la Révolution française (depuis la censure d'un chapitre entier jusqu'à de multiples corrections dont le moins que l'on puisse dire est qu'elles ne sont pas uniquement de style, comme "Junta" substitué à "Comité", etc... (20)), l'organisation de l'espace dans le village idéal rêvé par Olavide témoigne donc de son entier accord avec les propositions peut-être les plus importantes de réformes structurelles formulées au cours de notre Révolution. Il y a là un apparent paradoxe et un indiscutable mérite de la part d'un homme qui avait failli être victime de la Terreur et dont le christianisme si ostensible dont il fit montre à la fin de sa vie peut sans doute s'expliquer par la terrible phrase attribuée à Chénier : "Je suis chrétien, parce que nous ne l'êtes pas !". Mais le paradoxe réel, c'est que, alors qu'*El Evangelio en triunfo* semble être un de ces multiples ouvrages édités ou réédités au cours de la première moitié du XIX° siècle dans lesquels l'exaltation de l'obéissance à la volonté divine s'accompagne de la sublimation de la soumission à l'ordre établi, pour la plus grande gloire du Trône et de l'Autel, c'est là que le lecteur pouvait trouver l'idée la plus authentiquement révolutionnaire : celle d'une nouvelle répartition des terres.

En Espagne, nul ne semble jamais s'en être aperçu : la seule dénonciation que reçut l'Inquisition fut le fait d'un docte chanoine de Murcie qui, au début du XIX° siècle, souligna le caractère ambigu, selon lui, d'une seule phrase, sur plus de seize cents pages, à propos de l'obéissance due à l'Eglise (21). En France, le traducteur, Buynand des Echelles, fut sans doute plus perspicace, puisque dans le prologue de la troisième édition, il déclara :

> L'ouvrage renfermait plusieurs plans devenus impratiquables ; on les a retranchés (22).

En fait, plutôt que de les retrancher, il les avait "considérablement abrégés". Mais on était déjà en 1828. Et dans la précédente édition, de 1821, on pouvait encore trouver, in extenso, ces projets jadis présentés au nom du Comité d'extinction de la mendicité par La Rochefoucauld-Liancourt, qui continuait certes à oeuvrer dans diverses sociétés philanthropiques (23), mais ne semblait guère se souvenir de propositions aussi radicales.

Mais avant de se trouver confronté à ces idées révolutionnaires qui provoqueraient son enthousiasme ou son indignation, le lecteur, même le plus "bénévole", devait venir à bout de trois tomes particulièrement épouvantables. Nous touchons là du doigt le très irritant problème de l'adéquation ou inadéquation entre succès de librairie et lecture réelle, l'un n'impliquant absolument pas l'autre, comme on a pu le voir, en 1817-1818, et le revoir de nos jours, avec l'*Histoire critique de l'Inquisition d'Espagne* de Juan Antonio Llorente (24). Et c'est pourquoi il serait hautement souhaitable que, dans une démarche opposée à celle de Buynand des Echelles, le seul tome IV d'*El Evangelio en triunfo, o historia de un filósofo desengañado* connût enfin l'honneur de la réédition qu'il mérite.

NOTES

(1) *Pablo de Olavide, ou l' "Afrancesado"*, Paris, P.U.F., 1959 ; "La historia religiosa de la Revolución francesa vista por Pablo de Olavide (Un capítulo inédito del "Evangelio en triunfo")", *in Boletín de la Real Academia de la Historia*, 1965, tomo CLVI, cuaderno II, p. 113-190 ; "Pablo de Olavide : l'homme et le mythe" in *Cahiers du Monde hispanique et Luso-brésilien (Caravelle)*, n° 7 (1966), p. 167-178 ; "Nouvelles recherches sur Pablo de Olavide" in *Idem*, n° 17 (1971), p. 111-132.
(2) Cf. *infra*, "Les diverses éditions d'*El Evangelio en triunfo*".
(3) Le lecteur voudra bien nous pardonner de le renvoyer à notre thèse de troisième cycle, *Recherches sur "El Evangelio en triunfo" de Pablo de Olavide*, Paris, 1966, chapitre XIII : "La publication de "El Evangelio en triunfo" et le retour d'Olavide en Espagne", p. 161 sq. Ce travail, ronéotypé, est déposé à la bibliothèque de la Sorbonne, à celle de l'Institut Hispanique de Paris et au Centro de Estudios del Siglo XVIII (Oviedo).
(4) Cf. M. Défourneaux, *Pablo de Olavide ou l' "Afrancesado"*, chapitre VII, "Le "colonisateur de la Sierra Morena"", p. 175 sq.
(5) IV, p. 190 de la première édition de Madrid (1798) à laquelle nous nous référerons désormais dans ce travail.
(6) *Voyage de Henri Swinburne en Espagne en 1775 et 1776, traduit de l'anglais*, Paris, 1787, où l'éloge qui y est fait de La Carolina (p. 102) n'en est que plus remarquable.
(7) IV, p. 190.
(8) IV, p. 347.
(9) IV, p. 253.
(10) Nous reproduisons *infra* ce passage censuré.
(11) IV, p. 197.
(12) Dans son ouvrage, "traduit de l'allemand", *L'Espagne en 1808* Philipp Joseph von Rehfues cite (I, p. 165) la société économique de Valladolid qui "promit un prix aux laboureurs dont les habitations seraient au moins à un quart de lieu du village" et commente en note : "Pour bien comprendre l'utilité de ce concours, il faut savoir que, dans cette province, et dans presque toute l'Espagne, la principale cause de la mauvaise culture des terres est la grande distance qui sépare ordinairement la maison du laboureur des champs qu'il cultive" (Paris, 1811).
(13) IV, p. 151.
(14) IV, p. 143.
(15) IV, p. 155.
(16) IV, p. 153-154.
(17) IV, p. 155. C'est nous qui soulignons les termes "pobres" et "ricos".
(18) Cf. Félix Martin-Doisy, *Travaux du Comité d'extinction de la mendicité dans la première Assemblée Constituante* (Paris, 1849), p. 4 et Léon Lallemand, *La Révolution et les pauvres* (Paris, 1898), p. 45. On consultera également les *Rapports du Comité de Mendicité*, par Prieur, Liancourt, Bonnefoi, Massieux et Descretot, Paris, Imprimerie Nationale, 1790, 7 vol. in-8°.
(19) La Rochefoucauld-Liancourt, *Rapport fait au nom du Comité de Mendicité des visites faites dans les divers hôpitaux, Hospices et Maisons de Charité de Paris*, Paris, Imprimerie Nationale, 1790, p. 83.
(20) Cf. Marcelin Défourneaux, "La historia religiosa de la Revolución francesa vista por Pablo de Olavide" et les multiples corrections de la main des censeurs sur le manuscrit, en particulier à la lettre

XXXVIII, où est présenté un "Reglamento para la Junta del Bien Público" originellement nommée "Comité del Bien Público".
(21) Nous examinons cette dénonciation et sa signification dans un article intitulé "*El Evangelio en triunfo* devant l'Inquisition" dans un article qui doit très prochainement paraître dans l'*Hommage à Mme Jeuland* de l'U.E.R. des Langues Romanes et de l'Amérique Latine de l'Université de Provence.
(22) Edition citée, p. VII.
(23) Sur l'activité de La Rochefoucauld-Liancourt au sein de la société de la Morale chrétienne en 1821, cf. notre travail *Juan Antonio Llorente en France (1813-1822). Contribution à l'étude du Libéralisme chrétien en France et en Espagne au début du XIX° siècle*, Genève, Droz, 1982, p. 291 sq.
(24) Sur le succès de l'*Histoire critique de l'Inquisition d'Espagne* et son manque de lecteurs, voir notre ouvrage cité, p. 131 sq. L'an passé, la maison d'édition Hiperión réédita l'ouvrage dans sa version espagnole. Malgré un prix relativement élevé, le succès fut tel qu'une seconde édition a été réalisée cette année sans que nous soyons pour autant convaincu que les acheteurs "tuvieron valor para leerla hasta el final", comme le disait déjà Menéndez y Pelayo (*Historia de los heterodoxos españoles*, 2ème édition des Obras Completas, Madrid, 1963, VI, p. 19).

DOCUMENTS (1)

I - LES DIVERSES EDITIONS DE "EL EVANGELIO EN TRIUNFO".

Les diverses éditions de *El Evangelio en triunfo* n'avaient fait l'objet d'aucune étude particulière, et il fallait se contenter des indications fragmentaires et parfois erronées des catalogues ou fichiers des bibliothèques. Pour établir ce recensement, nous avons utilisé, outre ces catalogues des grandes bibliothèques publiques, l'article "Olavide" du *Manual del librero Hispanoamericano* d'Antonio Palau y Dulcet (Barcelona, 19R8, II, p. 348 a & b) et la *Bibliographie de la France ou Journal général de l'imprimerie et de la librairie* des années 1805 à 1861. C'est de la confrontation et de la vérification de ces diverses sources que provient cette liste, que nous croyons exhaustive.

A - EDITIONS EN ESPAGNOL

1°/ *El Evangelio en triunfo, o historia de un Filósofo desengañado*, Valencia, hermanos de Orga, 1797-1798 ; 4 vols. in-4° : XX + 416 = 432 = 404 = 394 p. (Avec 23 planches dessinées par Antonio Guerrero et gravées sur cuivre par Tomás López Enguidarnos).
Réimprimé en 1798.

2°/ Madrid, M. Joseph Doblado, 1798 ; 4 vols. in-4° : XX + 416 = 304 = 394 p.
Réimpressions en 1799
1799 (avec 24 planches)
1800 (4 vols. in-4° : XX + 440 = 459 = 420 = 420 p.)
1802 (avec 25 planches et portrait)
1809 (4 vols. in-4° : XX + 420 = 431 = 403 = 494 p. avec 23 planches)

3°/ Madrid, lib. de Sánchez ; J. Doblado, 1803-1808 : 4 vols. in-4° : XX + 440 = 459 = 420 = 407 p.

4°/ Madrid, Cano, 1805, 4 vols. in-4° : XX + 1725 p. (avec portrait et 24 planches en couleur par Texada, Garrido, Brandi et Orejón).

5°/ Gerona, Oliva, 1822, 4 vols. in-8° (avec planches).

6°/ Perpiñán, Alzine, 1823, 4 vols. in-8° : XVII + 474 = 470 = 434 = 418 p.

7°/ Gerona, B. imp. y lib. de Francisco Oliva, 1837, 4 vols. in-8° (avec 5 planches).
Réimprimé en 1848 (avec 8 planches).

B - TRADUCTION FRANCAISE

1°/ *Triomphe de l'Evangile ou Mémoires d'un homme du monde revenu des erreurs du philosophisme moderne... Traduit de l'espagnol par J. F. A. B... des E... (Buynand des Echelles)*, Lyon, Buyser aîner et Buynand, 1805, 4 vols. in-8° avec planches.

2°/ Lyon, J. Buynand née Bruyset, 1821, 3 vols. in-8° : XXIX + 526 = 528 = 608 p. (avec planche ; cette édition porte le nom du traducteur)

3°/ Besançon, Montarsolo, 1828, 3 vols. in-8° : XX + 442 = 446 = 526 p
Edition abrégée avec un "Avertissement" de Buynand des Echelles, p. V-VIII.

4°/ Lyon, Périsse fils, 1831, 4 vols. in-12 : XX + 354 = 385 = 359 = 366 p. Reproduit le texte abrégé de Besançon, 1828.
Réimpressions en : 1834-1835.
1838
1842
1844
1849
1853
1859

5°/ Lille, Lefort, 1841, in-8° : XVI + 824 p.
Réimpression en 1845.

5°/ *Retour à la foi, extrait du "Triomphe de l'Evangile" traduit de l'espagnol d'Olavides.* Deuxième édition, Lille, Lefort, 1846, 1 vol. in-12, 287 p., avec planche. En réalité, c'est la première édition sous ce titre et sous une forme aussi abrégée. La couverture porte : *Le Retour à la foi ou le triomphe de l'Evangile.*
Troisième édition : 1857, in-12 : 240 p. avec planche.
Réimprimé en 1861.

C - TRADUCTION PORTUGAISE

O Evangelho em triumpho, Lisboa, in-8°, s.d. (Cette édition ne porte ni nom d'auteur, ni de traducteur).

D - TRADUCTION ITALIENNE

Il trionfo dell'Evangelio o Memoria d'un Uom di Mondo disingannato degli errori delle moderna filosofia. Opera originale spagnuola, tradotta in varie lingue, ed ora transportata nell' italiana per cura de Promotori della Pia Associazione, Venezia dalla Tip. Gou. di Giuseppe Gattei, 1827, 9 vols. in-12 : XVI + 223 = 228 = 230 = 231 = 240 = 211 = 239 = 260 = LIII p.

II - UN FRAGMENT CENSURE DE LA LETTRE XXXIX DE "EL EVANGELIO EN TRIUNFO".

Sous le titre d'*Adición al fol. 8. Carta 39. Al número uno*, se trouve, dans le manuscrit d'*El Evangelio en triunfo* (Biblioteca Municipal de La Carolina) un long additif de neuf pages, dont une partie ne sera pas imprimée, en raison de son contenu "philosophique". Ce texte devait s'insérer à la p. 229 de l'édition de Madrid de 1799, après un paragraphe consacré à la louange des jeux, "que al mismo tiempo distraen de la taberna y otros vicios y aumentan la agilidad y las fuerzas", le premier de l'addition que nous signalons. D'après les documents autographes que nous avons eu l'occasion de consulter, il semble, comme toute la lettre XXXIX, avoir été transcrit de la propre main d'Olavide. Nous reproduisons ici le passage censuré, en en uniformisant l'orthographe et en indiquant entre parenthèses les mots rayés par l'auteur. Nous n'avons relevé aucune correction de la part des censeurs qui se sont contentés d'interdire ce fragment *in totum*.

> *"Piensa también que para divertir y ocupar la juventud con decencia convendrá establecer un Baile público, que por lo mismo de ser público y de que asistirán los Ancianos y los Magistrados no puede (ser peligroso) dejar de ser decente y le parece que*

con las reglas que se van a explicar lejos de producir malos efectos debe producirlos buenos. Ya se está construyendo en la misma Alameda en continuación del lugar un Porche cubierto que se destina a los mercados, para que se tengan éstos al abrigo del sol y de la lluvia. Pero como los mercados no son más que por la mañana, y como el porche es muy espacioso y abierto por todo su contorno, ofrece un lugar muy adequado para que se tenga en él por las tardes el baile público de que se habla.

La Sociedad piensa que (xx) todo buen Gobierno (xx) por una política bien entendida (que) después de dar a los pueblos los medios de ganar la vida (se les dé para) debe también en general (que) sea posible hacerles agradable el país (en) que habitan para destruir el espíritu de vagancia, y excitar los estímulos de la aplicación (y trabajo). Que después de haber dado la semana al trabajo y las mañanas de los días de fiesta a la Religión es justo que las gentes encuentren diversiones sencillas y desahogos inocentes. Que esto les hace amar el país en que viven y no piensan en abandonarlo. Que los que no pueden conocerse en lo demás del tiempo, porque cada uno está en sus trabajos, se conocen en estas ocasiones y se forma un espíritu de fraternidad que (por una parte) es el principio de la caridad cristiana y (por otra) es absolutamente necesaria para producir la dulzura y amenidad del trato.

(Piensa en fin que estas ocasiones dan). Gobernada por estos principios (no) y deseosa de evitar mayores inconvenientes le parece que sería útil establecer que después que se acaben por la tarde los oficios de la Iglesia que han de salir todos juntos y dirigirse (con la música) al Porche precedidos por la Música de los Miembros de la Sociedad que serán nombrados para presidir al Baile y cuidar de que todo se haga con orden y decencia. Estos (cuidarán que) harán que los hombres ocupen una mitad y las mujeres la otra. Las madres estarán con sus hijas. Los Miembros de la Sociedad darán el orden de empezar y cuando anochezca el de acabar y que cada familia se retire a su casa.

Parece que un baile tenido con esta publicidad y separación, alumbrado por la luz del día, autorizado con la (vista) presencia de los Magistrados y a la vista de los Padres y de las Madres no puede tener ningún riesgo ; pero es cierto que puede producir muchos bienes. En primer lugar se ocupa la juventud de uno y otro sexo en momentos que por razón de la inacción forzada son los más peligrosos. Se les ocupa en ejercicios de su gusto, y conformes al instinto de la naturaleza que en aquella edad no (se contenta con) apetece más que las diversiones que exigen (el) movimiento ; y se les distrae de otras ocupaciones más secretas y peligrosas. ¡ Cuántos mozos y hombres dejarán de ir a la taberna, de embriagarse y tener tantas discordias, quimeras, y aún heridas como se experimentan los días de fiesta !

Por otra parte esta reunión, este espectáculo recíproco obligará a todos los Asistentes en especial a los jóvenes de uno y otro sexo a asearse y aliñarse para presentarse con mayor

decencia ; y este cuidado de limpieza, que es tan útil para la salud del cuerpo, influye mucho para suavizar la aspereza del comercio, y afinar la natural rusticidad y grosería de los que tratan poco con las gentes. Al mismo tiempo les inspira el deseo de parecer bien ; (xx) para esto procurarán vestirse con alguna distinción en su esfera y este deseo de vestirse con alguna distinción es el primero y el más vivo estímulo que los excita al trabajo pues él sólo puede dar los medios de obtenerlo.

En estas ocasiones los jóvenes se conocen más particularmente. Allí se forman las inclinaciones secretas, las preferencias con que los Mozos empiezan unas solicitudes honestas que se terminan por honrados y bien apareados casamientos ; y todo esto produce en los ánimos un sentimiento común de benevolencia, cortesía, y atención que se derrama en todos, que se hace general, y de que resulta lo que se llama urbanidad. Calidad necesaria para que una Sociedad de hombres pueda vivir con dulzura y atención recíproca, y calidad que no pueden tener los hombres groseros, que cubiertos de crasa se esconden en sus andrajos y viven separados unos de otros como los osos en sus cuevas.

NOTE AUX DOCUMENTS

(1) Nous avons déjà présenté ces documents dans notre thèse de troisième cycle. Mais comme sa consultation n'est guère aisée pour qui ne réside pas à Paris ou à Oviedo, et qu'ils nous semblent de nature à intéresser le lecteur de cette communication, nous nous permettons de les reproduire à nouveau, réalisant ainsi leur réelle publication.